

Cécité volontaire ?

*Lefort lecteur de
L'Archipel du Goulag*

Claude Mouchard

Soljénitsyne a voulu penser ce qui prive de penser.
Celui qui ne le rejoint pas sur ce chemin oubliera son
livre quel qu'ait été le degré de son émotion quand il
l'avait entre les mains.

Claude Lefort, *Un homme en trop*

Lisant *L'Archipel du Goulag*, Claude Lefort n'écrit pas seulement, dès 1975¹, pour rendre compte d'un témoignage capital sur les camps soviétiques. Tout en analysant les divers aspects et implications de cette œuvre, il entend soutenir, à sa place et à sa manière, le combat de Soljénitsyne ; il le prolonge, spécialement dans le contexte français.

N'était-ce pas là répondre à une attente de Soljénitsyne lui-même ? Ce dernier, dès les années 1960, alors qu'il était encore en URSS, et lors des luttes pour ou autour des premières publications de ses écrits – et d'abord *Une journée d'Ivan Denissovitch*² –, avait compté (comme il le dit en certains endroits de son ouvrage, *Le Chêne et le veau*) sur un soutien qui viendrait de l'extérieur de l'URSS, non sans s'exposer à connaître des déceptions...

Pour Lefort, « le communisme » fut, en même temps qu'une réalité massive au vingtième siècle – en URSS d'abord –, ce qui, hors des pays communistes, en France en particulier, donna matière à déni, « aveuglement », « cécité », refus de voir et de savoir³. Tenter une « analyse politique » du communisme, c'est donc d'abord rencontrer et combattre (en soi-même d'abord, éventuellement) des refus, ou des dérobements, des ruses – ou de massifs dénis. D'où l'ardeur polémique si caractéristique de tant d'écrits de Lefort et en particulier dans *Un homme en trop*. Il ne suffit pas que *L'Archipel de Goulag* ait pu être écrit, ni même qu'il ait été publié – dans des conditions dangereuses ou extraordinaires. Il faut encore que cette œuvre-témoignage soit réellement lue. Or, dans la France du milieu des années 1970, nombreux étaient ceux qui, idéologiquement, étaient prêts à opposer des résistances et réticences, ou enclins à inventer des ruses et des distorsions diverses⁴. C'est sur le fond de la situation politique en Union soviétique et en France que maints obstacles – insinuations plus ou moins diffamatoires, dépréciations « littéraires » – s'élevèrent immédiatement pour s'interposer entre les pages terribles, écrites difficilement et dangereusement par Soljénitsyne, et le lecteur français.

Sans doute bien des déclarations politiques ou des considérations historiques de Soljénitsyne après son expulsion d'URSS parent-elles (et doivent-elles aujourd'hui encore) donner légitimement matière à discussions ou à critiques. Mais c'est ce qui, aux yeux de Lefort, ne devait pas donner prétexte à se débarrasser de *L'Archipel du Goulag*. « On ne trouvera aucune référence dans cet essai – écrit Lefort dans sa présentation de *Un homme en trop* – aux articles ou aux déclarations publiés par l'exilé depuis son séjour

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

forcé en Occident. Ce parti est délibéré. L'analyse des opinions de Soljénitsyne relèverait d'un autre dessein. » Et Lefort insiste sur la spécificité – dans les écrits ou propos de Soljénitsyne même – de *L'Archipel* en tant qu'œuvre de témoignage : « *L'Archipel du Goulag* est une œuvre conçue, écrite à l'épreuve d'une expérience, sous l'effet d'une exigence de savoir qui tirent de son auteur des pensées, lui imposent un cheminement, une interrogation dont l'homme Soljénitsyne ne connaît plus la même nécessité quand il juge, condamne, s'indigne, interpelle au gré des circonstances. »

Lisant La Boétie, c'est de la « servitude volontaire » que Lefort entreprit (dans « Le nom d'Un⁵ ») une étude complexe et féconde, centrale dans toute sa réflexion politique, et qui commence en ces termes : « “Servitude volontaire” : concept inconcevable, forgé d'un accouplement de mots qui répugne à la langue, pour désigner le fait politique contre nature. » Et Lefort cite alors La Boétie lui-même : « ... quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encore le tiltre de couardise, qui ne trouve point de nom asses vilain, que la nature désavoue avoir fait, et la langue refuse de nommer ? »

Quand, lisant Soljénitsyne, Lefort démonte ou dénonce les manœuvres d'évitement qu'on a opposées à *L'Archipel du Goulag*, c'est plutôt à une « cécité volontaire », non moins monstrueuse, qu'il serait confronté.

Sans doute les « aveugles » volontaires seront-ils de moins en moins en mesure de dénier les faits rapportés par Soljénitsyne – même s'il avait fallu si longtemps pour que la réalité des camps soviétiques fût admise par toute une partie de l'opinion, en France en particulier... Mais la cécité intentionnelle peut être

plus subtile. Des propos sont tenus ici et là – et pas seulement dans la presse communiste – qui suggèrent au lecteur de se dérober à demi, de ne pas tirer de conséquences : on veut lui éviter de se sentir obligé à une réflexion politique fondamentale ou d'avoir à se retourner sur le système qui a produit la réalité décrite par Soljénitsyne et à en comprendre la logique.

En 1948 déjà, Lefort avait, dans *Les Temps modernes*, su, à la différence de tant de ses contemporains et malgré les effets de scandale (un scandale qui n'allait faire que croître en 1949⁶), lire l'ouvrage de Victor Kravchenko *J'ai choisi la liberté*.

Lefort écrit alors avec son expérience du trotskysme⁷ et « du point de vue révolutionnaire ». Mais c'est d'abord la réception de *J'ai choisi la liberté* en France ou dans le monde qu'il interroge : « La réaction des “penseurs” de la bourgeoisie n'offre en soi que peu d'intérêt ; elle ne retient notre attention que dans la mesure où elle fournit depuis vingt-cinq ans un alibi toujours merveilleusement renouvelé aux stalinien de tous pays et de tout acabit⁸. »

Déjà, donc, la question est celle du « ne pas entendre ». (Pire, en France, on aura, de la part des communistes, de la fabrication, de la falsification⁹ – contre quoi Kravchenko se défendra en intentant un procès aux *Lettres françaises*.)

La rédaction des *Temps modernes* fit précéder le texte de Lefort d'un avertissement : « Si nous avons placé sous la rubrique “Opinions” une étude que Claude Lefort a bien voulu entreprendre à la demande des *Temps modernes*, c'est que nous nous trouvons en désaccord, moins avec ses analyses qu'avec son ton [...] Pour lui, l'URSS est l'accusée. Pour nous, avec ses grandeurs et ses horreurs, elle est une entreprise en

ÉCITÉ VOLONTAIRE ?

panne. » Par le mot d'« opinion », la « rédaction » (Merleau-Ponty ?) relativise la parole de Lefort. Par la trouvaille (éveillant d'étranges résonances industrielles) « une entreprise en panne », elle « euphémise » le stalinisme et participe donc d'une de ses pratiques les plus constantes.

*

Le silence fit partie de l'« expérience » même (comme dit Lefort) de Soljénitsyne. Comme des millions d'autres, il connut, dès son arrestation et durant sa détention en camp, le mutisme imposé, comme un des ressorts de l'organisation même, par le pouvoir lui-même.

Du « déni », si l'on veut user de ce terme, est à l'œuvre dans le fonctionnement même des camps ainsi que dans le rôle qu'ils jouent au sein de la société. « À la fois – écrit Lefort – [les bureaucrates] cachent l'existence [des camps] et la justifient, ils nient que la violence s'y déchaîne et la décrètent ou l'autorisent, enfin ils y expédient leurs victimes et basculent ou risquent de basculer à leur suite dans le même gouffre. »

La terreur implique un mélange de savoir et d'ignorance sur les camps et dans les camps. Il faut que l'on sache et ne sache pas, à la fois, et différemment, chez les détenus (qui doivent être livrés à l'organisation sans en avoir une appréhension globale) et, hors des camps, chez les « libres ».

Une fois « libre », mais écrivant en URSS et tentant de s'y faire publier, Soljénitsyne eut affaire à de tout autres obstacles. Lefort, dans *Un homme en trop*, ne parle pas des aventures de l'écriture et de la publication – ou de la non publication – des textes de

Soljénitsyne en URSS mais aussi à l'étranger, en France en particulier.

La parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* dans *Novi Mir* en 1962 avait été, certes, une victoire considérable. Mais la situation ainsi créée n'était nullement irréversible. Il faudrait suivre, avec Soljénitsyne ou à travers ce à quoi il se heurta, les variations du pouvoir soviétique¹⁰...

Il en fut ainsi tant que dura le système : rien d'une progression simple et assurée vers plus de liberté.

« Savez-vous bien, dit Soljénitsyne dans *Le Chêne et le veau* (en s'adressant à A. Tvardovsky, comme en un rappel d'épisodes que son interlocuteur connaît bien mais qu'il semble vouloir oublier), que ce système [concentrationnaire], à deux doigts de rendre l'âme dans les années 1954-1955, a été de nouveau consolidé par Krouchtchev, et très exactement dans les années des xx^e et xxi^e Congrès ? Et quand Nikita Serguéievitch versa des larmes sur notre *Ivan Denissovitch*, il venait juste d'ouvrir des camps nullement plus tendres que ceux de Staline. » (p. 158)... Et c'est en 1967 encore que Soljénitsyne fait précéder *Le Chêne et le veau* d'une « Réserve initiale » : « Il n'est pas question de dire, d'écrire ou de raconter ouvertement à nos amis ce que nous pensons et comment en vérité les choses se sont passées – mais nous allons jusqu'à craindre de nous confier au papier, car la hache est suspendue comme autrefois au-dessus de chaque tête... » C'est que le pouvoir est toujours au bord de revenir à l'interdiction ou à la destruction pure et simple des témoignages, ou même des témoins.

Dans les moments où les interdits, voire les dangers physiques, semblent se relâcher, l'écrivain, en Union soviétique, doit encore savoir résister à d'autres

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

manœuvres, plus subtiles, autrement enveloppantes... La reconnaissance est, dans cet univers plus que dans n'importe quel autre, toujours équivoque¹¹. (C'est ce dont un Chostakovitch fit, tout autrement – sans jamais être arrêté –, mais non moins amèrement, l'expérience.) La « gloire » même peut devenir l'instrument de ruses inédites du pouvoir ou de ses serviteurs.

Dans *Le Chêne et le veau*, Soljénitsyne cite et commente une lettre qu'il écrivit à Alexandre Tvardovsky : « La gloire ne m'engloutira pas... Mais je prévois la brièveté de son cours et mon désir est de la mettre à profit avec le plus de discernement possible [pour les choses que je tenais déjà prêtes]. »

Quelle que soit sa gratitude pour Tvardovsky, Soljénitsyne (comme il nous le fait apercevoir encore dans *Le Chêne et le veau*) ne cesse pas d'être sur ses gardes. Il faut résister, et être perspicace pour discerner ce qui pourrait vous assoupir dans la satisfaction, pour s'écarter de ce qui, sous couleur de reconnaissance, fait perdre du temps, détourne de l'œuvre à faire – ou prépare des retournements sournois du pouvoir... : « Le premier compte rendu à paraître sur moi fut une copieuse recension de Simonov dans les *Izvestia*. A.T. la déposa solennellement devant moi (elle venait juste de sortir, je ne l'avais pas encore vue), mais dès les premiers paragraphes elle me parut si ennuyeuse, si officielle que je la reposai sans la lire [...] A.T. fut littéralement abasourdi, prenant peut-être cela pour de la coquetterie. Il ne voyait pas quel long, très long chemin, plein de menaces, restait à parcourir et que tous ces comptes rendus qu'on n'avait pas demandés n'étaient que vaine agitation de cancrelats. »

L'un des risques majeurs des manifestations les plus douteuses de reconnaissance serait de détacher

l'écrivain des masses des zek qui ont disparu sans avoir la parole. « Je n'avais pas le droit de prendre en considération, d'un point de vue personnel, ce qu'on penserait de moi à *Novy mir* ; je devais toujours et exclusivement partir de ce fait que moi, ce n'était pas moi, et que ma destinée littéraire n'était pas la mienne, mais celle de tous ces millions qui n'avaient pas réussi à griffonner, à chuchoter, à murmurer dans un rôle ce qu'avaient été leur destin de captifs, leurs ultimes découvertes de bagnards. » (*Le Chêne et le veau*, p. 56)

Au-delà des publications – combien aventurées – de leurs écrits, dont certaines eurent lieu à l'étranger, Chalamov¹² et Soljénitsyne eurent donc affaire à des réceptions équivoques, truquées : atténuation, euphémisation, refus des mots trop clairs... Subtilités et complicités dans le déni ? Lefort rappelle comment Soljénitsyne, encore en URSS, « s'empporte contre cette fraction de l'opinion qui s'est accommodée du désaveu officiel de la terreur et souhaite à présent qu'on ne nomme pas le mal ».

Ne pas nommer clairement ce qui est arrivé, c'est refuser d'en tirer des conséquences, c'est relativiser les torts énormes, c'est effacer les responsabilités : « Battue, souffreteuse, la vertu en haillons peut à présent entrer et s'asseoir dans un coin, à condition de ne pas moufter. Cependant, personne n'ose souffler mot du vice. Oui, la vertu a été bafouée, mais sans qu'il y ait eu vice. Oui, il y a eu tant de millions d'hommes passés par profits et pertes, mais sans qu'il y ait eu de responsables. »

En même temps, en dehors de l'URSS, c'est, au milieu des années soixante, sur une scène d'ampleur

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

mondiale que se trouvent ou devraient se trouver exposés les premiers écrits de Soljénitsyne : *Une journée d'Ivan Denissovitch* paraît en France chez Julliard en 1963, *La Maison de Matriona* est traduite dans *Les Temps Modernes* de mars 1963¹³. Et dans un monde où règne encore la logique de la Guerre froide. Dans des univers politiques ou intellectuels où on peut toujours se voir mis en demeure de « choisir son camp ». Soljénitsyne a évidemment conscience de ces répercussions, qui peuvent être cruciales pour lui en URSS même¹⁴, avant qu'il ne soit expulsé.

*

La force de résistance de Soljénitsyne contre le silence, contre l'effacement, contre les dangers, physiques d'abord, puis contre les détournements, l'édulcoration, contre l'oubli sous couleur de reconnaissance, son obstination à toujours « déchirer le voile de respectabilité » (p. 32) – tout cela retient Lefort. Ce n'est pas seulement la rageuse détermination de l'ex-détenu qu'il entend reconnaître ; c'est aussi la singulière nécessité à laquelle le « travail de l'œuvre » soumet son auteur.

Le rapport inflexible à la vérité – dans la mise à nu des faits, mais aussi dans l'analyse du système qui les a rendus possibles, dans l'usage des mots justes et sans concession – est, aux yeux de Lefort, le fait de l'« investigation littéraire ». Et l'audace de cette dernière, il en cherche le principe dans le « je » dont use Soljénitsyne – ou dans la voix qu'on entend partout dans *L'Archipel du Goulag*.

Parler ! Le « je » sait qu'il prend la parole là où beaucoup d'autres n'ont pu le faire. Il est fondamentalement – insiste Lefort – un « homme en trop » :

celui dont le système soviétique implique, en principe, l'annulation. Il lui faut être un « contradicteur public », « celui qui ouvre la bouche quand il est établi qu'il doit la fermer ».

« C'est entre toutes, écrit encore Lefort, la qualité de Soljénitsyne : comme contradicteur, comme transgresseur, comme insoumis devant l'Autorité – toutes les autorités de fait – à ma connaissance, il n'a pas son pareil. Mais, au fait, il y a un mot qui résonne plus familièrement à nos oreilles et qui a l'avantage de s'inscrire dans une tradition (mais n'est-ce pas aussi un inconvénient ?) : *libertaire*. »

Le « je », dans le texte de Soljénitsyne, ne traduit pas une adhésion à soi ; il est plutôt, comme un geste, voire un bond toujours renouvelé, ce qui s'élance dans l'exposition publique et se livre au risque. « Rebelles de nature, comme on les nomme, [les libertaires] n'ont pas peur de dire : *je*, publiquement, sachant d'un savoir qui ne s'embarrasse pas de justifications que ce n'est pas leur petit *ego* qui s'exhibe, mais la vérité qui fait vibrer leur voix. »

Cette sensibilité à la parole dans l'œuvre et, plus généralement, à la trace maintenue de l'élaboration des pensées dans les textes se retrouve dans d'autres lectures de Lefort. D'où parfois des rencontres inattendues, au cœur même du prévisible...

Dans un passage de *Un homme en trop*, on voit Lefort s'arrêter un instant à Marx – l'auteur fétichisé entre tous en Union soviétique, celui aussi dont, en France, à l'époque, les althussériens font le détenteur d'une science enfin et définitivement acquise. Lefort, au rebours des courants alors dominants, lit Marx comme un auteur qui, entre tous, pense et écrit dans ou avec le temps, comme un penseur où ne se laisse

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

certainement pas repérer la prétendue « coupure » transposée de l'épistémologie bachelardienne par les marxistes scientifiques, et qui, au milieu des événements historiques, déplace et reforme inlassablement ses propres arguments et ses théorisations.

Ainsi Lefort insiste-t-il sur « ces événements que constituent les pensées de Marx, advenant dans l'élaboration singulière de son œuvre à l'épreuve du déchiffrement d'une matière singulière (sous l'exigence de la cohérence, ou seulement de la réflexion, de l'interprétation des discours déjà institués, de l'analyse des faits) » : c'est cette active temporalité que croient pouvoir annuler les tenants d'une « science marxiste » qu'ils dotent d'une sorte de « transcendance ».

À cet effacement – pour ne pas dire à ce « déni » – de l'événementialité des pensées, Lefort ne résiste pas seulement pour suivre l'auteur qu'il lit, mais pour former ses propres phrases. C'est Lefort écrivain qu'il faudrait considérer ici. Sa lecture de Soljénitsyne est puissamment mobile. Bien des phrases de Lefort forment des positions qui ne se proposent que pour être écartées et laisser place au passage de la pensée et à de plus exigeantes formulations¹⁵.

L'intervention de Lefort sur la scène publique où vient de paraître *L'Archipel du Goulag* ne se fait pas sans déployer – plus peut-être que dans aucun de ses autres textes – une singulière interlocution interne. Ce débat de l'argumentation avec elle-même donne à l'écriture de Lefort un rythme houleux, voire déferlant, spécialement là où son espacement interne nous paraît communiquer directement avec l'espace commun.

Toujours Lefort résiste à un théoricisme qui, à ses yeux, serait un recouvrement, ou un déni, des opérations mouvantes de la pensée. Son plus constant effort – alors même qu'il cherche à formuler ou reformuler toujours plus précisément une théorie de la constitution symbolique du totalitarisme soviétique ou, tout autre au plus près, de la démocratie – est sans doute de ne pas renoncer aux « événements que constituent les pensées ».

*

Cécité, aveuglement, méconnaissance, déni... : des termes ou expressions de cet ordre apparaissent dans le texte de Lefort là où il s'oppose à des adversaires, mais aussi là où il se défait de versions insatisfaisantes de ses propres pensées. N'est-ce pas par une forme de rigueur nouvelle qu'il fait porter sur son propre travail la critique qu'il exerce sur les organisations sociales et spécialement sur leurs formes politiques ou sur leurs représentations idéologiques ? Les deux efforts, loin de se freiner, libèrent réciproquement leurs possibilités respectives...

On comprend en tout cas, à lire *Un homme en trop*, que Lefort, si sourcilieux que soit son regard sur les mouvements, traditions et auteurs qui se réclament de Marx, n'a pas oublié Marx ni sa théorie – jamais achevée – de l'idéologie comme dénégatrice de la division de classe.

Mais il est clair qu'il y a du nouveau (imprévisible pour Marx) quand l'idéologie, sous forme d'un savoir total (prétendument marxiste), est imposée par un pouvoir absolument répressif, ou quand savoir et pouvoir, se conjoignant, prétendent s'imprimer dans

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

tous les rapports sociaux, dans tous les domaines, et jusque dans le détail des existences individuelles.

Tout en prétendant mener à son terme la lutte des classes contre une bourgeoisie devenue un pur fantasme, le pouvoir soviétique dénie les réelles divisions qui, sous l'emprise de la bureaucratie, constituent la nouvelle société. Ainsi, écrit Lefort, « [...] tout groupe qui paraît porteur de revendications spécifiques [...] se voit rapporté à la bourgeoisie. » Et plus loin : « s'agit-il de s'attaquer aux paysans, à des communautés nationales, à telle ou telle catégorie sociale – les ingénieurs ou les intellectuels –, ce combat est placé sous le signe de la lutte des classes. Celle-ci est donc constamment et bruyamment reconnue comme elle ne l'est dans aucun autre système social, en même temps que sont dissimulés, déniés tous les signes d'une division interne. L'entreprise totalitaire, en ce sens, est masquée ; elle s'accomplit par un détour qui la rend méconnaissable. »

Le savoir-pouvoir en Union soviétique repousse la connaissance des faits, et refoule toute intelligence de la société qui s'édifie. Est-ce lui qui fascine non seulement les communistes, mais, tout autant, les « compagnons de route » ou les « progressistes » vivants d'autres pays ?

C'est un prétendu savoir tout entier fait pour rendre impossible le savoir dont l'œuvre-témoignage de Soljénitsyne est tout entière en quête : « Ce qui sous-tend l'œuvre de l'écrivain, écrit Lefort, c'est une revendication inconditionnelle de savoir, et, justement, en tant que telle, pleinement politique, parce qu'elle se heurte, ne disons pas au mensonge collectif – ce serait trop rapide –, mais à une humanité fantastiquement repliée sur elle-même, engoncée dans la certitude, où

le savoir est strictement conditionné par le Pouvoir : en ce sens absolument mutilé, dévitalisé, converti en machine d'occultation. »

*

Une « idéologie de granit », et « imperforable » : telle est, selon Soljénitsyne, l'idéologie au pouvoir en Union soviétique. Lui est-il donc arrivé de craindre que son combat fût perdu d'avance, ou qu'en tout cas il exigeât son sacrifice ? Le voici qui, soudain, se dépeint en saint Denis martyr : « J'avais affronté *leur* idéologie, écrit-il dans *Le Chêne et le Veau*, mais en marchant contre eux, c'était ma propre tête que je portais sous le bras ».

Si important que soit le rôle de l'idéologie en Union soviétique, Lefort, pourtant, ne définirait pas le régime comme une « idéocratie ». Ce dernier terme est celui de Malia – auquel Lefort s'opposera dans *La Complication*. (Il s'y oppose également à l'usage, par Furet, de la notion d'« illusion ».)

« *Leur* idéologie », disait Soljénitsyne dans la phrase que je viens de citer. Ce « leur » indique une autre dimension : celle du pacte passé sous le signe de ce savoir, celle de l'organisation – ou du Parti. « Ce que suggère Soljénitsyne, souligne Lefort, c'est que nous ne pouvons concevoir l'idéologie qu'à la condition de viser simultanément le rapport au savoir en vertu duquel s'abolit la distinction entre la représentation et le fait, et le rapport au *nous*, au Parti, en vertu duquel s'abolit la distinction des sujets. »

Lefort a consacré de nombreuses pages à l'analyse de l'organisation communiste et au démontage de l'emprise du parti. Il retrouve certaines des analyses

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

les plus lucides d'ex-communistes – qui ont connu la force de l'appartenance communiste.

« ... cette violence faite à la réalité et ce grand nombre de victimes furent l'effet moins de l'idéologie communiste, comme on le prétend si souvent, que du parti bolchevique. » C'est Margarete Buber-Neumann qui s'exprime en ces termes (dans *La Révolution mondiale*). Comme son mari, après avoir appartenu au parti communiste allemand, elle se retrouva dans un camp soviétique puis à Ravensbrück, et, soit dans ce dernier camp, soit après sa Libération, il lui arriva de se heurter, en parlant de son expérience de détenue en Union soviétique, aux plus grossiers dénis. Ce fut spécialement le cas lorsqu'elle témoigna au procès intenté par Kravchenko aux *Lettres françaises*.

Mais, plusieurs années avant le procès Kravchenko contre *Les Lettres françaises*, Margarete Buber-Neumann, incarcérée dans une prison soviétique, s'était trouvée face à « une de ses vieilles amies d'Allemagne, l'ancienne députée communiste Roberta Gropper ». Et, celle-ci, au moment où Margarete attend son expulsion à l'étranger (sans pouvoir prévoir où elle va se retrouver), la supplie de se tenir, pour l'avenir, à une sorte d'auto-déni : « Quand nous sortirons d'ici, raconteras-tu aux ouvriers étrangers ce que tu as vu et vécu en Union soviétique ? Comme je lui répondais que c'était notre devoir et que nous avons été assez longtemps, sans le savoir il est vrai, les instruments de la Guépéou, elle répliqua d'une voix tremblante : "Pour l'amour du ciel, ne fais pas cela, tu n'as pas le droit d'enlever aux ouvriers leurs illusions, leur dernier espoir¹⁶". » Voilà qui ne fit que renforcer, dès le temps de sa vie en camp, le désir inflexible de Margarete Buber-Neumann de faire connaître la vérité sur les

camps soviétiques. C'est ce qu'elle fit dès le temps de sa « vie » à Ravensbrück – non sans rencontrer alors de brutaux dénis (de la part de communistes allemandes ou tchèques), mais en obtenant l'écoute, attentive et bientôt profondément amicale, de Milena Jesenská ou de Germaine Tillion.

*

Le cas de « cécité » le plus saisissant apparu sous le régime soviétique est sans doute celui des membres du Parti qui se retrouvent dans des camps et qui – « déchus » du communisme – ne peuvent renoncer à « croire ». Accablant héroïsme !

Sans doute ces exclus ont-ils obtenu, de la part de l'administration, quelques avantages, ou, comme on dit au camp (selon Soljénitsyne ou Chalamov), « des planques ». Cependant, écrit Lefort sur les traces de Soljénitsyne, « leur sort inspire de l'effroi » : « Ils vivent jour après jour retranchés du monde, dans des conditions sordides, et côtoient tout un peuple d'esclaves sur qui s'abat une oppression démesurée, ils ne peuvent ignorer ce que sont les “travaux généraux”. Si jamais la domination fut visible, et sous son aspect le plus sauvage, c'est bien au lieu même qu'ils habitent. »

Il faut ici citer longuement l'analyse de Lefort. Après tout, *Un homme en trop* fit l'objet, dans *Le Monde* par exemple (de la part d'un journaliste « spécialisé »), de lectures absurdes, ou plutôt elles-mêmes dénégatrices... Et puis – sans vouloir diluer les propos de Lefort dans la généralité (ce fut l'un des procédés du déni à l'égard des camps soviétiques¹⁷) – la réflexion sur le « ne pas voir » ne devrait-elle pas nous alerter sur d'autres cas de cécité complice (en

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

particulier dans la France de 2007-2008, à l'égard de la brutalité à laquelle s'abandonne le pouvoir quand il s'exerce, dans l'indifférence quasi générale, voire le déni, sur ceux d'« en bas ») ?

Parlant de ceux qui, peu avant leur déchéance, appartenaient à l'organisation communiste, Lefort écrit donc : « Comprendons que dans les villes où se déroule leur vie de bureaucrates, ils jouissent, entre autres libertés, de celle de ne pas voir. Les bureaucrates soviétiques sont comme les bourgeois français, ils détournent les yeux quand la violence, l'inégalité, l'injustice risqueraient de les offusquer. Et tout est arrangé pour les soustraire aux atteintes de l'événement. Ils vivent entre eux. » La cécité, alors, va comme de soi, elle est inscrite dans l'organisation sociale et dans les modes de vie : « Le bas peuple, ils ne croisent guère sa route : à l'entreprise, au bureau, ce sont des subordonnés qu'ils rencontrent, définis par une fonction, et c'est sous le couvert de leur propre fonction d'autorité qu'ils ont à leur commandement, éventuellement qu'ils les rémunèrent sans avoir à se soucier de savoir où, comment vivent ces hommes-là. » Voilà donc ce qui n'est plus permis aux déçus : « ... en prison, pis, au camp, impossible de détourner les yeux ! Auparavant, que de murs pour abri contre ces inconnus d'en bas. Et les voici mêlés à ces inconnus, et eux-mêmes au plus bas... »

Or voici ce qui paraît à Lefort « fantastique » (c'est-à-dire relevant d'une résistance – quasi impensable pour qui n'en participe pas – du fantasme aux plus dures épreuves dans la réalité) : même précipités « au plus bas », les ex-bureaucrates parviennent à « reconstruire », entre eux et les autres détenus, un « mur » – « par la seule force de l'Esprit » !

Lefort suit Soljénitsyne quand ce dernier énonce les arguments dérisoires et stéréotypés que (se) donnent les déchus. Les responsables de leur chute peuvent être, pensent-ils, « les services d'espionnage étrangers », ou bien des « nuiseurs embusqués » du NKVD. À moins qu'ils ne soient les victimes de « manigances » locales, ou bien de la « trahison ». Ou bien encore il leur faudra invoquer « une nécessité historique du développement de notre société. »

Ce dernier argument coïncide avec un propos que Margarete Buber-Neumann a entendu (ou plutôt reçu en pleine figure) dans une prison soviétique, à Boutirki. Là, en effet, des détenues se considèrent toujours comme communistes. « Je suis, dit l'une d'elles, victime d'une calomnie trotskyste. Mais je leur ferai payer à ces bandits ! Ils auront affaire à moi... » L'horreur suprême, pour cette prisonnière, serait d'accepter d'être confondue – d'abord à ses propres yeux – avec les autres détenues. Quand Margarete Buber-Neumann ose suggérer : « Tu es donc exactement aussi innocente que nous toutes ici ? », un cri, où se mêlent l'effroi, la haine et le déni, lui répond : « Comment peut-on dire une chose pareille ! » Et vient alors le stéréotype de la nécessité historique, qui justifie jusqu'au sort injuste subi par celle qui parle : « On n'en arrête pas encore assez ! Nous devons nous protéger contre les traîtres, même si l'on prend quelques innocents. Où l'on rabote, les copeaux tombent. »

Jusque dans ce cas extrême, Lefort retrouve donc la logique du communisme, « ... ce mur autrefois dressé entre eux et les opprimés, ce mur qu'on leur a soudain détruit, ils le reconstruisent par la seule force de l'Esprit. Il faut donc interroger cette force, qui manifestement échappe aux lois du matérialisme. »

CÉCITÉ VOLONTAIRE ?

C'est là, en effet, que se révèle, au plus nu, et jusqu'au délire, la puissance du sentiment d'appartenance, ou celle de l'assurance que procure l'inclusion dans le Parti.

« ... quelle confirmation, écrit Lefort, ne nous est pas apportée par ce contingent d'exclus, désamarrés du Parti, du régime, de l'État réels, et qui remet en scène sans nécessité le grand spectacle du communisme, où le monde se résorbe dans le *Même* ! Indifférents à leur sort, ils se donnent les uns aux autres et chacun à soi-même l'image du corps unique, et la certitude les recolle les uns aux autres et chacun avec soi-même : imperforable ! Narcissisme ? Voilà qui nous aide à repenser l'idéologie. »

Et on lit ailleurs, dans *Un homme en trop* : « Le communisme ne serait-il pas [...] un mode éminent du narcissisme ? »

Au fil de son analyse du « narcissisme » en tant qu'appartenance au corps du Parti et de la « passion » communiste de la « certitude » (« une certitude qui peut se nourrir de tous les arguments, fait feu de tout bois, ignore la contradiction... »), Lefort caractérise le « ne pas voir » en des termes qui, ironiquement, portent à plein sur le fameux « réalisme socialiste » – c'est-à-dire sur l'idéologie au pouvoir en URSS traduite (dès lors qu'il va de soi que doit s'annuler toute autonomie des diverses « sphères » de la vie sociale) dans le domaine de l'art. « Qu'on songe donc, écrit Lefort, que ces gens qui, dans les camps, *ne voient pas*, sont des fervents adeptes du "réalisme socialiste", que les mêmes exigent de la peinture l'exacte représentation du visible, et, ce visible, l'effacent quant il leur est donné en chair et en os, quand il se présente sous les traits du zek. »

LES DÉNIS DE L'HISTOIRE

Lefort, inversant la traduction automatique de l'idéologie en peinture, fait de l'idéologie une (mauvais) peinture : « Ne serait-ce pas qu'ils n'ont jamais fait que peindre... ? » Et l'auteur d'*Un homme en trop* suggère alors que les bureaucrates, dans le temps où ils étaient au pouvoir ou dans le temps où ils se sont trouvés déçus de leur glorieuse appartenance, auront du moins été constants dans le déni de la réalité vécue par les autres ou par eux-mêmes : ils « ne voient que ce qu'ils peignent. »